

AVANT-PROPOS

Avant de demander à M. Sherungu Muriro de raconter ses mémoires, je l'avais connu depuis deux années au cours desquelles nous avons travaillé ensemble. Homme vigoureux et dynamique aux expériences très diverses, Sherungu avait voyagé à travers les pays-nyanga et hunde en tant que chasseur, musicien, guérisseur et expert-rituel du chef Nkumbirwa. Il était engagé dans de multiples relations professionnelles et amicales avec plusieurs chefs et autres notables nyanga et hunde. De toutes ces expériences, il tirait beaucoup d'informations sur le milieu naturel et humain, les institutions, les pratiques, les coutumes, les problèmes de la région.

Mes rapports avec Sherungu étaient très particuliers : au début de nos relations, j'avais réussi à le libérer du travail de cantonnier qu'il haïssait, travail qui lui avait été imposé par l'administration coloniale par le biais de son chef. J'avais également réussi, après de nombreuses démarches, à faire rapatrier le chef Nkuru Nkumbirwa avec qui Sherungu était lié par des liens personnels et rituels. Pour moi, Sherungu était, lors de nos déplacements et séjours en divers endroits en pays-nyanga, un précieux émissaire, conseiller critique, organisateur, animateur et participant à des séances de chant, de musique, de danse. Pour Sherungu, peut-être étais-je un « ami des mots » (*mwira wa binwa*), quelqu'un avec qui il entretenait des rapports agréables et harmonieux basés sur le respect et une confiance mutuelle. Très tôt après notre rencontre il m'avait cité l'adage qui guiderait nos rapports : « les coutumes des hommes sont difficiles » (*mico ya bea yasuma*¹), pour marquer l'importance de la tolérance et du respect pour les façons de faire et de penser des autres. Sa participation et son implication dans mes recherches et le souci qu'il se faisait pour mon bien-être furent illustrés lors d'une de nos dernières grandes expéditions en pays-nyanga. En rentrant d'un séjour dans une forêt isolée de la région du Kisimba, nous avons été surpris par une pluie diluvienne sur un chemin éloigné de tout village ou

¹ *Litt.*, les coutumes des hommes, c'est remonter la rivière.

hamcau. J'étais accompagné de plusieurs dizaines de villageois de la région de Kisimba qui portaient mes affaires et un grand nombre d'objets de la culture matérielle nyanga que j'avais achetés en vue d'établir un petit musée qui mettrait en valeur la richesse et la diversité de la culture nyanga en voie de disparition. Il semblait, à un moment donné, que plusieurs porteurs ne voulaient plus continuer la route (une marche de dix heures à travers un terrain montagneux très difficile et la grosse pluie) et nous avions peur qu'ils n'abandonnent leurs fardeaux pour retourner chez eux à la recherche d'un abri temporaire. Pour ma part, je continuai la marche dans l'espoir d'arriver au plus vite à notre destination. Sherungu, quant à lui, décida de son propre chef de rester en arrière afin de veiller à ce que personne ne s'en aille, ce qui était particulièrement dangereux, ne serait-ce qu'à cause de la présence de nombreux animaux (y compris des gorilles et des léopards). En fin de compte, tout le monde et tous les bagages arrivèrent à destination. Les porteurs, ayant bien mangé et bu, restèrent toute la nuit et participèrent à des chants et danses. À maintes reprises, Sherungu a fait preuve d'un semblable dévouement.

À la veille de mon départ du pays-nyanga, j'ai demandé à Sherungu de dicter ses mémoires en Nyanga. Je lui précisai qu'il pourrait s'installer avec mes deux assistants nyanga, Messieurs Tubi et Buuni, qu'il connaissait bien et avec qui il s'entendait. Ces derniers transcriraient ses pensées ; une maison serait mise à sa disposition au sein de notre institut de recherches à Lwiro (près de Bukavu). Il recevrait un salaire hebdomadaire et travaillerait sans ingérences extérieures. Il serait libre, sans contraintes, et pourrait donner libre cours à ses idées. Il était convenu que je viendrais en visite de temps à autre pour vérifier l'évolution du travail. Il accepta sans hésitation car il considérait cette offre comme étant prestigieuse et une occasion d'échapper aux difficultés et aux déceptions qu'il avait endurées depuis plusieurs années. C'était également l'occasion de faire connaissance avec un monde urbain dont il avait beaucoup entendu parler mais qu'il ne connaissait pas de l'intérieur. Très attaché à sa culture, il dédaignait particulièrement ceux qui avaient quitté leur pays. Après s'être établi à Lwiro, il dit :

Ici à Lwiro, je vois mieux ce que l'eupéanisation implique. Les gens du *kizungu* (c.à.d. ceux qui suivent le style européen)² nous insultent et nous ridiculisent comme ignorants et « non-civilisés » mais ce sont eux les ignares. Celui qui reste dans son pays, acquiert des connaissances et compétences auprès de « son père », plus tard il s'occupera de son vieux père malade, plus tard il sera aidé par l'esprit de son père défunt. Il est à espérer que ceux qui sont partis pour le *kizungu* reviendront ultimement au pays³.

Dans ses mémoires Sherungu fait souvent un contraste entre le mode de vie qui est le sien et les nouveaux modes de vie, d'action et de pensée des administrateurs, des colons, des missionnaires blancs, des nouveaux chefs nyanga et de ses congénères qui avaient quitté leur pays pour aller travailler dans les villes, les plantations, les missions et les centres administratifs. Ses pensées constituent un document unique, non seulement concernant des institutions, pratiques, activités et coutumes typiquement nyanga mais elles illustrent aussi les réactions et les attitudes ambiguës des soi-disant « traditionalistes » face aux changements internes et externes.

Les textes présentés dans cet ouvrage ont été sélectionnés et traduits en anglais par Daniel P. Biebuyck. La traduction française est le fruit de la collaboration soutenue entre moi-même, ma femme, Laure-Marie Biebuyck, et ma fille, Brunhilde Biebuyck. Tous nos remerciements vont à Mathilde Labbé pour sa relecture du texte français.

² *Kizungu*, le terme, qui en premier lieu désigne une langue européenne ou une façon de faire à l'eupéenne, est couramment employé en milieu nyanga pour désigner l'eupéanisation. Il est possible que ce terme soit lié au terme swahili « *mzungu* », quelque chose de surprenant, d'étonnant ; ce dernier correspond au terme nyanga, *mpunda*, chose « étonnante », « événement extraordinaire et merveilleux ».

³ Pour un Nyanga profondément ancré dans sa culture, l'insulte la plus grande est de lui souhaiter qu'il « meure dans un lieu lointain » (*ukwe muhahuri*), là où résident les Pygmées légendaires des contes épiques, c.-à-d. là où il n'y a pas de parents.